

## **Préambule**

Les larmes coulèrent un long moment avant qu'il ne daignât les essuyer d'un revers de main.

Du haut de ses quinze ans à peine, Pablo venait de tuer froidement...

L'adolescent lâcha l'arme pris d'effroi. Une chose était sûre : le fait d'en tenir une entre ses mains ne lui donnait pas l'impression d'être « Quelqu'un ». Il se mit à régurgiter. Il trembla en apercevant à ses pieds le corps sans vie de l'homme qu'il venait d'abattre. Il se faisait appeler « La Jirafa ».

Certes, l'individu qui officiait dans le milieu avait sans nul doute mérité pareil sort. Pour autant, rien ne prédestinait Pablo à ôter des vies. Il scruta un long moment le cadavre. Il était subjugué par le regard pénétrant de l'homme inerte. Il donnait l'impression qu'il vivait encore, bien que le sang écarlate qui se répandait en abondance sur le carrelage ainsi que l'absence de mouvements disaient le contraire et se chargèrent de le ramener à la réalité. Il ne s'éternisa pas près du cadavre, il savait que les hommes de main du défunt ne tarderaient pas à rappliquer. S'ensuivit un cri strident qui finit de le sortir de sa torpeur, la géranie

du petit commerce criait à pleins poumons. Pablo eut à peine le temps de récupérer le pistolet qu'il avait laissé choir dans le feu de l'action. Il aurait pu profiter de la situation pour s'emparer des milliers de pesos que l'homme de main devait avoir sur lui mais il ne l'avait tué que par vengeance, il n'avait agi que pour cela.

Il partit en courant sans jamais se retourner, esquivant les quelques passants alertés par les cris de la vieille dame. Pablo connaissait les moindres recoins de ce quartier. C'est là qu'il avait tapé dans un ballon pour la première fois, là qu'il avait embrassé une fille pour la première fois...là qu'il avait tué un homme pour la première fois !

Il courait à tout-va et optait ainsi pour les ruelles dérobées plutôt que pour les rues passantes. Sans parler de fierté, il avait le sentiment d'avoir accompli son devoir. Œil pour œil...il ne regrettait aucunement ce qu'il venait de faire quand bien même il avait conscience que plus rien ne serait comme avant. Il n'avait pu faire autrement, comme poussé par la rage de se venger.

Désormais, il était dans l'obligation de fuir.

Hormis cette sombre histoire de vendetta, qu'est-ce qui l'avait poussé à devenir un tueur ? Lui-même ne le savait plus trop bien.\_

## **1/ Œil pour œil...**

Pablo n'avait pas été épargné par la poisse depuis sa naissance. Issu d'un taudis en bordure de Medellín, il avait perdu ses parents, victimes collatérales d'un règlement de comptes entre deux bandes rivales. D'eux, il n'en avait plus de souvenir, juste une vieille photo jaunie par les méandres du temps. Il lui arrivait de ressortir de temps en temps ce cliché pour tenter de percer à qui il ressemblait le plus. D'une certaine façon, cela le nourrissait affectivement, il avait l'impression qu'ils veillaient sur lui. Apparemment, il avait les yeux sombres de son père et le sourire de sa mère. Un beau mélange. Ses cheveux noirs et bouclés étaient en parfaite harmonie avec la couleur de sa peau mate.

On lui avait raconté combien il avait été désiré par ses parents et combien ils l'avaient aimé. Recueilli depuis par un oncle éloigné, du côté de son père, le contact s'était noué simplement, cet homme avait su se montrer aimant et rassurant. Célibataire, il s'était rendu disponible et l'avait aimé comme son propre fils. En retour, Pablo avait appris à investir cet homme, à l'aimer aussi. Cela s'était fait naturellement, avec le temps.

Pablo pensa alors aux bons souvenirs qu'il avait des premières années passées avec lui : tous les soirs après l'école, il l'emmenait taper dans le ballon, au parc. Auparavant, tous deux s'arrêtaient sur un banc pour manger des fruits frais achetés à un vendeur ambulant. Il faisait bon vivre à cette période, Pablo se permettait alors d'être frivole, de ne penser à rien. Au-dessus d'eux voguaient des nuages à n'en plus finir. Ils passaient alors des heures à scruter le ciel et à trouver des ressemblances dans les formes des cumulus qui naviguaient en grand nombre dans le ciel.

Le temps n'avait pas de prise sur eux, ils étaient complices, heureux, insouciant. Son oncle et lui partageaient leurs secrets, il le conseillait sur la façon dont aborder les filles, sur ce qu'elles aimaient, sur la manière d'attirer leur attention sans en avoir l'air...« Etre macho un peu mais pas trop »comme il disait. Il lui avait même appris à faire du vélo, à nager. Seule la pluie qui pouvait s'abattre sans crier gare ou la tombée de la nuit était en mesure de les ramener à la réalité.

Ce qu'il était devenu, c'était tout ou partie grâce à cet homme, aux valeurs transmises, à sa soif de vivre...

« Ne jamais renoncer dans ce qu'on entreprend ». Cette phrase résonnait encore dans la tête du jeune garçon.

En se remémorant cette complicité, Pablo esquisça un sourire.

Autant de souvenirs heureux d'une période achevée. En effet, depuis un an ou deux, son comportement avait changé, son oncle était devenu plus maussade, fuyant. Il ne venait plus le chercher à la sortie de l'école qu'un jour sur deux. Puis de moins en moins souvent prétextant des rendez-vous importants ou autres oublis. Tant et si bien que Pablo avait fini par cohabiter avec le quadragénaire. Sans plus. C'est essentiellement durant cette période qu'il avait appris à se débrouiller seul dans cette chienne de vie. De fil en aiguille, c'est même lui qui gérait le quotidien, allait faire les courses, préparait les repas, s'occupait du linge...

Quant à Miguel, il passait la majorité de son temps à dormir la journée pour traîner une bonne partie de la nuit dans les tripots à jouer aux cartes. C'était son gagne-pain. D'ailleurs, cela lui réussissait plutôt bien : les billets s'amoncelaient un peu plus à chacun de ses retours. Pourtant l'ambiance se dégradait, Miguel n'était plus l'homme bienveillant et attentionné qu'il

avait été. Il était fuyant, absent, ailleurs. Rien ne justifiait un revirement subit, d'autant que le quadragénaire lui-même restait évasif quant aux raisons de son changement d'humeur. Pablo n'était pas dupe et voulut savoir.

Un jour, il le suivit pour tenter de comprendre ce qui avait changé à ce point son oncle qui devenait un inconnu au fur et à mesure que le temps passait. Le long des ruelles malfamées, Pablo suivait avec précaution l'homme trapu de façon à ce qu'il ne s'en aperçoive pas. Des prostituées qui ne manquaient pas d'arguments de séduction, des trafiquants plus jeunes que Pablo, de pauvres diables de toutes sortes éméchés ou sous l'emprise de produits stupéfiants composaient la majorité des personnes rencontrées. Depuis le bout de la rue, on pouvait entendre des bruits de rixe. Malgré l'heure bien avancée dans la nuit, l'agitation semblait identique à celle de la journée. Cet endroit était le centre des activités illicites. La police avait progressivement fermé les yeux sur les activités qui s'y passaient. C'était, en quelque sorte, un arrangement avec la pègre. De cette façon, les beaux-quartiers étaient épargnés et tout le monde trouvait son compte ou presque. Si bien que dans cette ambiance surréaliste, d'aucuns ne paraissaient surpris

de voir un adolescent traîner dans ces lieux peu recommandables. Ce quartier était le lieu de toutes les dérives possibles et imaginables, on y trouvait la lie de la société.

Au détour de la rue « San Juliano », Miguel pénétra dans le bar « El Papagayo loco ». Pablo n'osa pas pousser la porte et observa la scène depuis derrière les vitres malgré les relents d'urine qui lui donnaient la nausée et lui procuraient le besoin de déguerpir au plus vite.

Miguel, qui avait pénétré dans l'établissement douteux, fit un signe de tête en guise de salut sans pour autant prêter attention aux quelques habitués accoudés au comptoir. Ce faisant, il continua à marcher d'un pas lourd. Il se dirigea vers le fond du troquet et alla saluer un homme tiré à quatre épingles. Pablo l'avait déjà aperçu plusieurs fois par le passé, à traîner autour de l'appartement, à discuter et rigoler avec son oncle. Il avait également l'habitude d'aller acheter ses cigarillos près de son collègue.

« La Jirafa », c'était comme cela qu'il était appelé en raison de sa grande taille et de sa maigreur si particulière. Apparemment, c'était un de ces types louches, commandités par un des patrons de la pègre.



Un homme de main, un gars chargé de veiller à ce que les débiteurs honorent leurs dettes, coûte que coûte, qu'important les moyens. Ce n'était jamais bon signe qu'un individu de la sorte s'intéresse de trop près à quelqu'un...

Ce soir-là, après avoir échangé quelques mots, le sbire saisit Miguel par le col et lui asséna un coup de poing. Ce dernier semblait résigné et ne répondit pas à cette agression même s'il en avait largement les moyens. Il faut dire que deux gaillards se tenaient près du zinc, l'un deux avait le physique d'un bûcheron et l'autre portait dans son regard la haine et une grande cicatrice lui ornait la joue gauche. Qui plus est, ils étaient tous deux armés, prêts à défendre leur patron. Miguel s'essuya le nez du bout des doigts pour atténuer le sang qui commençait à perler tout en regardant son agresseur droit dans les yeux.

S'ensuivit un échange de paroles musclées qui monopolisa l'attention autour d'eux. Tous les clients s'étaient retournés pour regarder la scène et le brouhaha avait cessé. Du dehors, Pablo ne pouvait que péniblement entendre qu'ils parlaient de gros sous. Miguel sortit de sa veste une petite liasse de billets qu'il jeta sur la table. L'homme compta les billets les uns après les autres avant de tendre un doigt menaçant

vers Miguel tout en lui vociférant sa haine et sa colère. Ce dernier prit la porte sans mot dire, doucement, la tête basse. Pablo eut à peine le temps de se dissimuler derrière un lampadaire. Une fois celui-ci hors de vue, Pablo reprit la route de l'appartement en hâte de façon à rejoindre leur logement avant que son oncle ne soit de retour.

Cela confirmait Pablo dans l'idée que son oncle trempait dans des affaires louches en parallèle. Les jours qui suivirent, son oncle paraissait habité par une crainte. Tout semblait l'insécuriser, il avait l'impression qu'on l'épiait, sursautait au moindre bruit venant du dehors.

Pablo ne put s'empêcher de lui demander des comptes mais son oncle faisait mine que tout allait bien, que rien n'avait changé. A l'écouter, il était juste « fatigué ». Pourtant, à force d'être harcelé par son neveu pour tenter de comprendre ce qui se tramait, Miguel finit par lui cracher le morceau. Il lui expliqua qu'il s'était fait une réputation dans le milieu, il était reconnu comme un joueur de poker professionnel et d'aucuns souhaitaient se mesurer à un adversaire si redoutable. Le cartel s'était intéressé de près à sa progression et avait cherché à l'enrôler de gré ou de force en le menaçant. Il avait fini par accepter,

contraint, craignant des représailles irréversibles. Depuis quelques semaines, il était invité dans des clubs privés très huppés, très « tendance », où ne venaient que de riches hommes d'affaires ou autres pointures friquées. Il était devenu le représentant du cartel de Don Ignacio.

On se déplaçait de très loin pour jouer contre lui. Les sommes mises frôlaient l'indécence. Il avait beau gagner et gagner encore, les matchs à enjeux se multipliaient, Miguel était fatigué, il ne supportait aucunement cette pression, jouer pour de telles sommes le rendait malade. D'autant qu'il ne touchait que de maigres intérêts sur les gains. Enfin, la charge qui pesait sur ses épaules était démesurée. Il ne pouvait se permettre de décevoir, de perdre. De son investissement dépendait sa tranquillité ainsi que celle de Pablo.

Récemment, il perdit gros. « La Jirafa » était intervenue en personne pour signifier le mécontentement de son supérieur qui avait dû enregistrer des pertes d'argent importantes. Il menaça Miguel de représailles s'il ne remboursait pas ses dettes rapidement : Miguel avait perdu, c'était à lui de se débrouiller pour « se refaire ». Depuis, il était toujours sur le qui-vive, craignant d'être agressé voire tué. Il sentait la pression sur ses épaules.

Dès lors, il recherchait des parties faciles avec des « pigeons » pour se refaire mais ses gains étaient bien loin des sommes qu'il devait rembourser. Tant et si bien que les rares moments qu'il passait avec son neveu se résumaient en de bien minces conversations. L'ambiance était souvent pesante. Miguel était rongé par le stress et l'angoisse. Pablo sentait son oncle de plus en plus envahi par cette peur, il n'était jamais vraiment présent mentalement. Certes, ils ne manquaient de rien, mangeaient à leur faim, mais vivaient reclus, dans l'angoisse que quelque chose de tragique ne se produise. Miguel partait plusieurs heures par jour écumer les bars où il n'était pas connu, pour jouer aux cartes. Pourtant, à son retour, il avait toujours cette mine fermée, déconfite. Il ne parvenait pas à se refaire. Pas suffisamment tout du moins. En attendant, ils survivaient.

Des morts en sursis, c'est ce qu'ils étaient devenus. Pablo tentait de raisonner son oncle, l'incitait à quitter cette ville mais rien n'y faisait. Le jeune garçon avait élaboré un plan pour quitter la région et recommencer une vie ailleurs, là où personne ne les reconnaîtrait, là où vivre ne serait pas un luxe mais un droit. Il cherchait à l'aider, à le faire parler, il voulait comprendre, être associé à ce qui se tramait mais Miguel, sans doute

pour l'épargner, fuyait. Chaque fois que Pablo abordait ce sujet, chaque fois qu'il voulait en savoir plus, Miguel finissait d'une traite son verre d'aguardiente et remontait dans sa chambre sans mot dire ou prenait la porte. Pablo rongait son frein. Il était blessé aussi que cette complicité, jadis très active, ne soit plus qu'un lointain souvenir sans pouvoir inverser la tendance. Son oncle, c'était sa seule famille, il n'avait plus que lui mais il n'appréciait pas ce qu'il était devenu, un homme couard, craintif, magouilleur qui plus est.

Pablo ruminait sur le chemin de l'école. Tandis qu'il passait près de la statue de Simon Bolivar, il observait le ballet incessant des véhicules sur cette avenue très passante, rythmée par le tintamarre des klaxons. Au loin, des cris répondaient à des coups de feu, le train-train dans les quartiers environnants, plus personne n'y prêtait attention, cela était devenu un fait anodin. Pablo lui-même ne paraissait plus effrayé par cette violence : quand il apprit que ses parents avaient été assassinés, il s'était fait une raison de cette férocité autour de lui, bien obligé !

Il s'était alors réfugié dans le silence, il avait petit à petit quitté son cercle d'amis et ne voyait plus personne ou presque. Seul son oncle avait su le rassurer, le protéger, l'aider à grandir. S'il lui en était

reconnaissant, son comportement ces derniers temps avait quelque peu fragilisé leurs rapports, excellents jusqu'ici. Le frère de son père était devenu quelqu'un d'autre, un quidam peu rassurant, fuyant voire même de plus en plus aux abonnés absents, Pablo se retrouvait seul au final. Il en souffrait même s'il s'en défendait. Sa mémoire fugace ne lui permettait que trop rarement de se remémorer les bons souvenirs.

Cette journée devait rester gravée à jamais dans sa mémoire comme une des plus longues mais aussi une des plus pénibles. Arrivé au lycée, Pablo allait d'un cours à l'autre, suivant le troupeau, sans se poser de question. Plutôt participatif à l'accoutumée, il n'avait goût à rien ces derniers jours.

Il n'écoutait même pas l'histoire de son pays, qui, d'habitude le fascinait. En effet, il avait toujours eu cette volonté de comprendre comment et pourquoi la Colombie était tombée dans le chaos depuis plusieurs décennies. Les F.A.R.C (Forces Armées Révolutionnaires de Colombie), les milices, les politiciens corrompus, les narcotrafiquants,...Chacun avait une bonne raison de se faire justice, d'user de la force, de faire preuve de violence, d'anéantir son voisin...Pablo en avait assez. Sans doute était-il trop idéaliste mais il aimait à croire en un monde meilleur, plus juste.

Autour de lui, il y avait pourtant des personnes valeureuses, avec du cœur. Qui se battait pour les représenter ?

Pablo fut longtemps subjugué par la raison d'être des F.A.R.C, ces guérilleros qui prétendaient agir pour le peuple, qui défendaient leurs idées en allant jusqu'à sacrifier leurs vies. Gamin, il était fasciné par ces guerriers, il rêvait de les rejoindre pour prendre part au combat. Sauver la veuve et l'orphelin, proposer un monde valable pour tous, une justice, les mêmes droits à chacun...oui, il en avait rêvé de ces idées.

Tenir tête au pouvoir en place corrompu, se battre contre les inégalités, espérer un peuple solidaire, un monde plus équitable. Pourtant, au fil du temps, il put se rendre compte que la visée initiale n'était plus qu'une lointaine chimère, un prétexte pour justifier une lutte armée, une recherche d'argent facile avec notamment les raptés contre rançon ou encore une volonté d'avoir une « part du gâteau » dans le trafic de drogue. En effet, il savait que moyennant finance, les chefs des F.A.R.C toléraient les narcotrafiquants qui s'enrichissaient sur le dos du peuple. Pablo trouvait cela aberrant. De plus, il s'était aperçu que si d'aucuns venaient spontanément rejoindre la liste des guérilleros, d'autres n'avaient guère le choix et se

voyaient contraints de quitter leurs habitudes, leur petite vie ordinaire, pour gonfler les rangs d'une idéologie qu'ils ne soutenaient pas. On les forçait aussi à s'engager sous peine de représailles contre leur famille. Quid de ces femmes qui subissaient elles-aussi des sorts peu enviables entre l'abus, l'abaissement ou autres « gentilleses »...

Quelle désillusion ! Pablo se rendait compte qu'il était un grand naïf et que ce rêve d'un monde meilleur ne demeurerait qu'un rêve *ad vitam aeternam*.

Les études pouvaient être une échappatoire, une autre façon d'envisager un ailleurs sans user de la force, de la violence. On pouvait faire passer des idées autrement que par la peur et les armes. Il en était persuadé au fond de son être mais là, tout de suite, cela n'était plus suffisant pour garder son esprit attentif. Il était démesurément rongé par les soucis et les inquiétudes liés à ce que son oncle Miguel traversait.

Assis sur une chaise, il passait son temps à regarder au-dehors la vie qui s'écoulait inexorablement. Il se fit reprendre une paire de fois par ses enseignants qui lui reprochèrent son manque d'investissement, d'écoute. La fois de trop. Il saisit son petit barda et quitta la pièce en claquant la porte et en faisant fi des remontrances